

Covid-19 à l'hôpital : Stéphanie Bataille n'a jamais pu dire "adieu" à son père

écrit par François des Groux | 27 janvier 2021



Illustration : Stéphanie Bataille, fille du comédien Étienne Draber (*PROFS, Les Sous-doués...*), n'a jamais pu dire "adieu" à son père, mort du Covid contracté à l'hôpital

Il y a presque un an, le gouvernement ordonnait le confinement des EHPAD et l'interdiction aux familles de visiter leurs parents âgés. Beaucoup sont morts sans avoir vu une dernière fois leurs proches.

Même si les règles se sont assouplies depuis, le sacro-saint principe de précaution oblige les établissements d'hébergement et d'hospitalisation à refuser toute visite à un malade souffrant du Covid-19.

Pire ! On peut entrer à l'hôpital en pleine santé, attraper le coronavirus (comme une affection nosocomiale) et décéder seul, sans avoir jamais embrassé ou revu une dernière fois ses enfants. Et même après la mort, on refuse à la famille l'ultime adieu.

Stéphanie Bataille, fille du comédien Étienne Draber, nous délivre un témoignage bouleversant montrant l'inhumanité d'un système où l'on confine même un mort, hermétiquement enfermé dans son cercueil !

Covid-19 : « Je ne voulais pas embrasser mon père, je voulais simplement le voir »

Mon père est parti tout seul, il nous réclamait à cor et à cri. » C'est à un témoignage bouleversant que les téléspectateurs de CNews ont assisté ce matin dans l'émission de [Pascal Praud](#), *L'Heure des pros*.

[Stéphanie Bataille](#), la fille du comédien Étienne Draber, y décrit les conditions dans lesquelles son père, admis pour une banale opération, est décédé des suites du Covid, contracté à l'hôpital.

« Après l'opération, il était heureux comme tout, il ne pensait qu'à ressortir pour visiter les musées, retourner au théâtre quand ceux-ci auraient rouvert. »

Testé positif pendant sa convalescence, l'acteur, âgé de 81 ans, se retrouve isolé dans une unité Covid avec pour interdiction de voir sa famille. Son état se dégrade malgré une amélioration passagère. Il décède finalement le 11 janvier.

« Je veux sortir de là parce que je ne vous vois pas, m'a-t-il dit avant de mourir », raconte l'humoriste, contactée par [Le Point](#). Les refus répétés, le désespoir d'un mourant, ces adieux qui n'auront pas lieu, Stéphanie Bataille revient sur les conditions tragiques de cette disparition [à l'heure du Covid](#) : « Si j'ai tenu à témoigner, c'est pour dénoncer une forme d'inhumanité. »

Le Point : Lorsque votre père a su qu'il ne pourrait pas vous voir en raison de son transfert dans une unité Covid, comment a-t-il réagi ?

Stéphanie Bataille : Après une période difficile, mon père nous fait savoir qu'il va mieux et souhaite nous voir. Je fais des pieds et des mains auprès du personnel parce que, tout le monde le sait, c'est quand on est malade que l'on a besoin de son entourage, mais interdiction totale. Il se passe dix jours de cauchemars incessants pendant lesquels il est impossible de le voir autrement que par une tablette ; et je ne vous parle pas des week-ends : il y en a deux par unité Covid, ce qui ne laisse qu'une demi-heure par patient. C'est comme si mon père était sur la lune. Je peux vous le dire, c'est assez surréaliste comme situation. C'est là que son état a commencé à se dégrader.

À aucun moment vous n'êtes parvenue à le voir ?

Mon père nous réclame mais on doit lui expliquer que c'est malheureusement interdit de nous voir.

Pour ma part, je ne comprends pas pourquoi nous ne sommes pas autorisés à nous habiller comme les infirmières à l'aide d'une charlotte, d'une surveste, de gants, de surchaussures et avec une distanciation de deux mètres, choses qui ne sont respectées ni dans le métro, ni dans les grands magasins, ni nulle part ailleurs.

Moi, j'étais prête à me faire tester. Les infirmières nous ont expliqué, la larme à l'œil, que notre père déprimait, qu'elles feraient tout pour qu'on puisse le voir et je sais qu'elles sont intervenues auprès du docteur, mais c'était à chaque fois un refus catégorique, un non systématique.

Mon père entre alors dans une grande tristesse après s'être tellement battu et s'éteint quelques jours plus tard.

Vous racontez la morbidité de tout un système médical tenu par le seul principe de précaution. Incompréhensible pour des familles en détresse ?

Vous parlez de morbidité, mais le calvaire continue même après le décès. C'est une triple peine. On nous explique que l'on peut se recueillir mais qu'ensuite nous ne verrons plus jamais notre père. Avec ma mère et mon frère, nous ne comprenons pas que, une fois le corps dans la chambre mortuaire, c'est fini. On les enveloppe dans un drap blanc que l'on dépose dans une housse. Il n'y a aucune civilisation au monde où l'on accepte que les choses se passent ainsi. Il faut savoir que mon père est mort parce qu'il a attrapé le virus à l'hôpital. Mon combat, c'est que je ne veux plus voir les gens en détresse dans les hôpitaux ou les Ehpad, car ils en meurent.

Nous sommes en train de créer une société de la peur.

Le Covid doit nous apprendre à penser l'autre, à reconforter et prendre soin car, aujourd'hui, on ne prend plus soin de personne. C'est un cri d'alarme pour notre dignité et notre humanité. Comment peut-on dire à une famille « vous verrez votre père au dernier moment » ? De quel droit ?

On ne peut s'empêcher de s'interroger sur le sens de mesures parfois contradictoires : voir un malade et confiner un mort...

Vous me parlez de la phase finale, c'est-à-dire la mort, mais moi ce qui m'intéresse, c'est celle d'avant, celle où vous pouvez reconforter les vivants.

Je ne peux même pas vous décrire la housse mortuaire puisque je ne l'ai pas vue. Je n'avais plus qu'à me recueillir devant un cercueil fermé.

Le cardiologue que j'ai vu à la Pitié-Salpêtrière était complètement désarmé, il en faisait des nuits blanches. Il n'avait plus de qualificatifs pour s'excuser de cette

situation, du fait que mon père a attrapé le Covid en milieu hospitalier. Plus les mots et moi non plus.

Vous dénoncez une forme d'indifférence allant jusqu'à l'inhumanité. C'est désormais un combat pour vous ?

Depuis mon émission de CNews de ce matin, je reçois plusieurs messages de gens que je ne connais pas, mais qui ont tous perdu un proche : « Merci pour votre courage, ma maman est partie au mois de mars, on l'a mise dans un sac en plastique, elle est partie pour Rungis, je ne l'ai jamais revue. » Je veux me battre pour que les familles, les proches, les enfants des personnes hospitalisées puissent être habillées comme les infirmières. Pourquoi Élodie ou Lucie peuvent voir mon père et pas moi, sa fille ? Je ne voulais pas l'embrasser, je voulais simplement le voir. Je souhaiterais que les jeunes aient aussi la possibilité de s'engager puisque nous sommes « en guerre », comme l'a dit [Emmanuel Macron](#). Ils pourraient aider les autres, apprendre des gestes simples et peut-être trouver leur voie.

[https://www.lepoint.fr/societe/stephanie-bataille-je-ne-voulais-pas-l-embrasser-je-voulais-simplement-le-voir-25-01-2021-2411104_23.php?M_BT=1272298818872#xtor=EPR-6-\[Newsletter-Matinale\]-20210126](https://www.lepoint.fr/societe/stephanie-bataille-je-ne-voulais-pas-l-embrasser-je-voulais-simplement-le-voir-25-01-2021-2411104_23.php?M_BT=1272298818872#xtor=EPR-6-[Newsletter-Matinale]-20210126)